

Richard POPKIN
HISTOIRE DU SCEPTICISME
De la fin du Moyen Âge à l'aube du XIX^e siècle
Préface de Frédéric Brahami
Traduit de l'anglais par Benoit Gaultier
AGONE, Marseille, 2019

Richard POPKIN (1923-2005) nous propose dans ce fort volume (880 pages, dont 100 de notes et 20 d'index) d'explorer le scepticisme antique tel qu'il fut repris à partir de la fin du Moyen-Âge et discuté jusqu'à nos temps « modernes ». Il expose pas à pas avec érudition les discussions autour du rapport à la vérité et au doute, avec leurs nombreuses redites, malentendus, et reprises d'arguments d'auteur en auteur. Une agitation intellectuelle qui a entouré la naissance de ce qui nous semble si évident aujourd'hui : l'existence de la science.

Septus Empiricus, Pyrrhon, les néopyrrhoniens

La position sceptique absolue, c'est celle, dans l'antiquité, de Pyrrhon d'Elis (vers 365–275 av. J.-C) et de Sextus Empiricus (2^{ème} siècle avant J.-C) : nous devons douter de tout, puisque nos connaissances sont liées à nos sens. Nous ne connaissons jamais que l'apparence des choses, jamais leur vérité absolue. Il faut donc suspendre nos jugements (la célèbre « époché »). Bien sûr, si ce doute est généralisé, il devient autodestructeur : comment peut-on affirmer aussi absolument qu'il faut douter de tout puisque c'est poser cet axiome comme une certitude !

Mais pourquoi, à la fin du Moyen-Âge, le scepticisme bénéficie-t-il d'un regain d'intérêt ? A cause des réformés, de Luther, de Calvin. Il faut défendre la foi chrétienne telle que l'Église la définit, et telle que l'attaque les protestants. Ces derniers octroient à chacun le droit de se faire son opinion sur la vérité religieuse à partir des textes, récusant ainsi les interprétations traditionnelles de Rome. Ils se montrent dogmatiques, insoumis, et font preuve d'un orgueil insupportable. Ainsi chaque homme aurait-il accès à la vérité directement ! C'est bien cette question de la vérité qui est au centre du débat. La foi repose sur la révélation. Restons humbles et modestes, et acceptons que les siècles de réflexions des croyants les plus vénérés ne peuvent être mis de côté. C'est aussi la problématique toujours actuelle de la distinction entre l'objectif, absolument et universellement vrai, et la conviction subjective toujours relative et sujette à caution. C'est, me semble-t-il les termes redondants d'« absolu », de « vérité véridique », de « vraiment vrai », qui construisent une impossibilité de ne pas être sceptique. En permanence, on voit que le débat tourne autour de la perception de la réalité, nécessairement tributaire de nos sens, et de ce qu'on appelle aujourd'hui nos « biais cognitifs ». La révélation (religieuse) permettait de sortir du doute : il suffit de s'y soumettre. Une autre piste, c'est celle d'Aristote, celle de la rationalité. Mais suffit-il d'être logique pour découvrir la vérité ?

On voit que les constructionnistes sociaux radicaux ont eu des prédécesseurs.

Et Descartes vint... et Spinoza, et Hume, et d'autres ...

Dans ce débat, Descartes, contrairement à l'idée générale que nous en avons, tente de sauver et la foi catholique et la possibilité de connaissances certaines. S'il commence par pousser à leur extrémité les arguments sceptiques, c'est pour mieux affirmer son célèbre *cogito, ergo sum*. Certitude première à partir de laquelle il valide la Foi *et* les sciences. Depuis, seules les sciences ont gardé cet appui. Descartes a échoué à sauver la religion. Après lui, se sont affrontés de multiples formes de scepticisme ou de dogmatisme. Certains, partisans d'un doute généralisé en arrivent même à nier leur propre existence. D'autres, pensent trouver l'élément fondateur d'une vérité indiscutable. Entre les deux, il y a aussi les partisans d'un scepticisme doux, compatible avec la *raison commune* ; comme Hume le dit « *ils /les humains/ ne sont pas capables d'atteindre une parfaite cohérence, ni la certitude absolue. Du scepticisme doivent donc résulter modestie et humilité concernant les opérations de nos facultés naturelles, et*

non un doute universel dans lequel aucun homme ne saurait se maintenir et qui sera immédiatement détruit ou mis en difficulté par le premier accident de la vie venu, même insignifiant. » (p 699/700).

L'érudition de Richard Popkin est extraordinaire. Il expose en détail les différents points de vue qui s'affrontent à travers les siècles par œuvres interposées, et les resitue dans les contextes relationnels et historiques. On voit qu'alors, il y avait une véritable Europe des intellectuels.

Impossible pour moi de rendre compte exhaustivement des trajets que nous découvrons. Et impossible de ne pas tenter de résumer à ma façon, et donc de maltraiter, cette riche description d'un parcours qui repose sur tant d'écrits.

La Renaissance et la Réforme entraîne une crise de la Foi. Personne alors ne doute de l'existence de Dieu. Ce qui est mis en question, c'est la possibilité d'accéder à une Vérité absolue en dehors de la voie de la révélation. Si cette vérité repose sur les textes révélés, ancien et nouveau testament, c'est l'interprétation du texte qui devient problématique. Qui en décidera ? L'Église et sa tradition imposée ou chaque croyant dans son intime conviction ? La raison peut-elle se substituer à la révélation ? De toutes façons, il s'agit de se soumettre à une foi, que cette dernière soit religieuse, politique, ou scientifique-rationnelle.

Les religions sont diverses, et proposent des révélations différentes, toujours tentées par le dogmatisme autoritaire.

Le politique peut imposer sa vérité. Il est intéressant de voir que le Léviathan de Hobbes (me) semble correspondre à la Chine d'aujourd'hui ou à 1984 de Orwell : est vrai ce que le pouvoir décide être vrai, et donc deux et deux font cinq peut devenir la Vérité, et quasiment personne n'est mort du Covid en Chine !

La raison, qui va triompher à la période « moderne », va paradoxalement se mettre elle-même en question après avoir prétendu instituer un progrès infini et inéluctable, un ensemble de certitudes de moins en moins discutables. Elle devient aujourd'hui la source principale de notre scepticisme !

Émergence et contextualisation

Ce qui maintient cette oscillation qui nous est décrite entre le plus ou moins grand désespoir de n'avoir aucune certitude et la plus ou moins implacable rigidité d'une vérité révélée, c'est l'exigence de trouver quelque chose d'absolument indiscutable, une Vérité qui s'imposerait universellement à tous.

Cette pensée qui atomise le monde, qui verse soit dans un subjectivisme généralisé, un relativisme total, soit dans un dogmatisme objectivant, manque de ce qui lui permettrait de rejoindre le sens commun, la vie de la plupart des humains : le fait qu'il n'y a de vérité que contextualisée, et qu'elle n'est pas une chose-en-soi, mais l'émergence d'une caractéristique qui s'ajoute à une perception, cette dernière étant toujours nécessairement un processus complexe puisque lié à un appareil de perception ET d'interprétation, et à des stimulations objectivables toujours partielles du réel.

Aujourd'hui, nous pouvons ne pas poser le problème de la vérité en termes de « ou... ou ». Nous devons le proposer en termes de « et... et ». C'est en tout cas ce que propose un regard systémique sur la complexité du monde, objectivité et subjectivité ne sont pas qu'antagonistes, elles sont aussi complémentaires. La muticausalité a toujours ses zones aveugles. Elle est définitivement fragile et imparfaite, ce qui ne l'empêche pas d'avoir ses zones solides. Le fait qu'elles puissent être temporaires n'en élimine pas la nécessité.

C'est là l'utilité d'un scepticisme « doux », capable d'échapper tant à la fausse rigidité de l'absolu qu'aux sables mouvants du rejet aussi absolu de toute affirmation. Le monde est plus et autre chose que les histoires que nous nous racontons à son sujet et qui se nourriront à l'infini de ne pas pouvoir saisir l'immense complexité du réel.

Ce scepticisme-là nous aide alors à supporter la remise en question de nos descriptions, et autorise l'enrichissement d'une narration toujours fragile, qui nous sert pourtant de point d'appui indispensable.